

À la recherche d'Hochelaga

Christian Gates St-Pierre

Numéro 130, été 2017

Montréal inédit

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/86746ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN

0829-7983 (imprimé)

1923-0923 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Gates St-Pierre, C. (2017). À la recherche d'Hochelaga. *Cap-aux-Diamants*, (130), 34–37.

À LA RECHERCHE D'HOHELAGA

par Christian Gates St-Pierre

Le 17 mai 1642, lorsque Paul de Chomedey de Maisonneuve fonde Ville-Marie, il le fait au nom de la Société de Notre-Dame de Montréal pour la conversion des Sauvages de la Nouvelle-France. Des « Sauvages » qui occupent déjà ce territoire depuis plusieurs milliers d'années, comme l'archéologie l'a bien démontré. C'est pourquoi la fondation de Montréal, qui marque certes le début d'une nouvelle étape dans l'entreprise coloniale, doit aussi être considérée en continuité et en conjugaison avec l'histoire autochtone de la ville. Cette histoire-là, tristement méconnue, pourrait difficilement être résumée en ces pages, tant elle est riche d'événements, d'adaptations, d'innovations, de conflits et de résiliences. Une histoire racontée par quelques textes d'explorateurs et de missionnaires, mais aussi par les traditions orales, par les toponymes et, surtout, par les indices matériels qu'ont su exploiter les archéologues au fil de leurs méticuleux travaux de recherche pour tenter d'en restituer les grandes étapes. Aussi nous ne remonterons pas jusqu'à cinq ou six mille ans avant nos jours, alors que sont attestées les premières présences humaines sur l'île de Montréal – premières occupations qui, en théorie, pourraient même être plus vieilles de quelques millénaires encore.

TÉMOIGNAGE DE CARTIER

Retournons simplement environ un siècle plus tôt, le 3 octobre de l'an 1535. Ce jour-là, l'explorateur français Jacques Cartier débarque sur l'île de Montréal accompagné de gentilshommes et de 25 membres de son équipage. Ils y



Intérieur d'une maison-longue. (Illustration de Francis Back).

sont accueillis non par des « Sauvages », mais par des Iroquoiens qui les mènent jusqu'à leur « bourgade », soit le village d'Hochelega. Cartier écrit :

« [Nous] marchâmes plus outre et à environ une demi-lieue de là, commençâmes à trouver les terres labourées et belles, grandes campagnes, pleines de blé (maïs) de leur terre qui est comme le mil du Brésil, aussi gros ou plus qu'un pois duquel ils vivent (ainsi que nous faisons) du froment. Et au milieu de ces campagnes, est située et sise la ville d'Hochelega, près et joignant une montagne qui est à l'entour de celle-ci,

labourée et fort fertile et du sommet de laquelle on voit fort loin. Nous nommâmes cette montagne Mont Royal. Ladite ville est toute ronde et close d'une palissade de bois à trois rangs [...] ».

Cartier décrit un village fortifié par une triple palissade de bois et abritant au moins un millier de personnes habitant dans une cinquantaine de maisons-longues. Il s'agit sans aucun doute de l'un des plus importants villages de toute l'Iroquoïanie, soit le territoire autrefois occupé par l'ensemble des nations de langue et de culture iroquoiennes, incluant les Haudenosaunees (Iroquois), les Hurons-Wendats, les Wyan-

dots (Pétuns), les Chonontons (Neutres), les Erieehronons (Ériés), les Wenrohronons (Wenros) et les Iroquoiens du Saint-Laurent. Cartier nous dit aussi avoir distribué quantité de présents à ses hôtes : perles de verre, peignes, médailles et bagues religieuses, hachettes et couteaux en métal, etc.

L'explorateur malouin sera à la fois le premier et le dernier Européen à produire une description écrite des Iroquoiens du Saint-Laurent. En effet, ces derniers seront dispersés dans les décennies suivantes et laisseront la vallée du Saint-Laurent quasi vacante pendant un certain temps, pour des raisons qui font encore l'objet de débats parmi les archéologues et les historiens. Certains évoquent les guerres entre nations pour le contrôle du commerce naissant avec les premiers Européens; les Iroquoiens du Saint-Laurent auraient ainsi été dispersés à la suite des assauts répétés des Haudenosaunees d'abord, plus tard appuyés dans cette entreprise par les Hurons-Wendats. D'autres chercheurs soulignent la propagation de maladies infectieuses contre lesquelles les populations autochtones n'étaient pas immunisées, tandis que d'autres encore évoquent une possible famine suivant les mauvaises récoltes causées par le léger refroidissement climatique connu sous le nom de Petit âge glaciaire, plus prononcé entre la fin du XVI^e siècle et le début du XVII^e siècle. Quoi qu'il en soit, lorsque Samuel de Champlain explore la région en 1611, il n'existe plus aucune trace du village d'Hochelaga et la vallée du Saint-Laurent est devenue une sorte de *no man's land*, ce qui laisse croire que la dispersion des Iroquoiens du Saint-Laurent était toute récente.

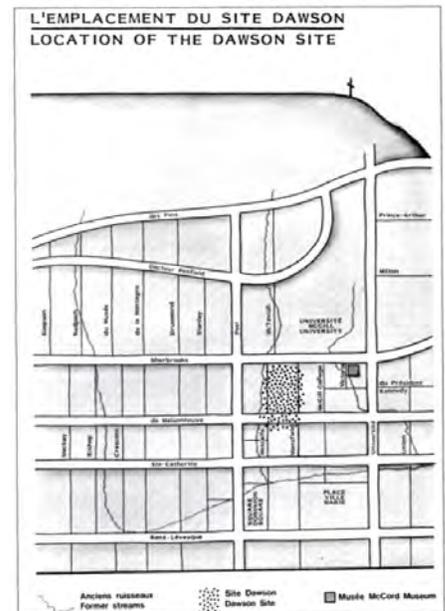
IMPORTANTE DÉCOUVERTE

Près de 250 ans plus tard, en 1860, des ouvriers de la voirie découvraient les vestiges d'un site archéologique devant l'actuel campus de l'Université McGill, site qui allait être connu sous le nom de site Dawson, en l'honneur de l'an-

cien recteur de ce qui s'appelait alors le McGill College. Géologue de formation et amateur d'archéologie, John W. Dawson (1820-1899) et d'autres notables effectuèrent des fouilles de sauvetage sur le site, dont les résultats furent présentés en 1860 et 1861 dans une revue savante de l'époque : *The Canadian Naturalist and Geologist*. Dawson y décrit les nombreux artefacts en pierre, en céramique et en os retrouvés sur le site, les ossements humains, les vestiges d'habitations (foyers, fosses et traces de piquets), ainsi qu'un petit ensemble d'objets européens en métal. Dawson en conclut qu'il devait nécessairement s'agir des restes du village d'Hochelaga. En effet, il considérait que ces artefacts, après les avoir brièvement comparés à ceux retrouvés sur des sites iroquois de l'État de New York, avaient clairement été fabriqués par des Iroquoiens, comme ceux rencontrés par Cartier à Hochelaga; que l'emplacement du site, au pied du mont Royal, correspondait à la description de Cartier; que les traces de piquets évoquaient les pieux de maisons-longues typiquement iroquoiennes ou ceux de la palissade en bois du village d'Hochelaga; et, finalement, que la grande quantité de vestiges découverts ne pouvait résulter que d'une occupation intensive des lieux par le millier d'habitants d'Hochelaga. Cette hypothèse semble avoir été rapidement adoptée par ceux qui s'intéressaient de près à la question à cette époque, notamment par l'avocat et archéologue amateur William D. Lighthall, qui publia à son tour plusieurs articles sur le sujet entre 1898 et 1934.

Ce n'est que beaucoup plus tard que cette interprétation fut sérieusement remise en question par les archéologues James F. Pendergast et Bruce G. Trigger, qui procédèrent à une réanalyse détaillée des écrits de Jacques Cartier et de la collection archéologique du site Dawson dans les années 1960-1970. Ils en conclurent que le site Dawson ne correspondait sans doute pas au vil-

lage d'Hochelaga lui-même, mais à un plus petit village iroquoien contemporain de celui-ci. En effet, le site Dawson, dont la superficie ne couvrait qu'un pâté de maisons, leur semblait trop petit pour correspondre au grand village d'Hochelaga. De même, le nombre d'objets européens y était trop peu élevé, surtout en considérant la grande quantité d'objets de manufacture européenne généreusement distribués par Cartier aux habitants du village en plusieurs occasions. Bref, « [...] aucune



Emplacement approximatif du site Dawson, à Montréal. (Plan tiré de McCaffrey & Jamieson 1992, p. 48.)

indication ne confirme qu'il s'agit là du village visité par Cartier », conclura aussi l'archéologue Norman Clermont, éminent préhistorien québécois qui s'était également penché sur la question.

AUTRES HYPOTHÈSES

Entre-temps, d'autres hypothèses avaient été formulées quant à la localisation possible du village d'Hochelaga, principalement par des historiens. Ainsi, Gérard Malchelosse rappelle, en 1956, que l'historien Montarville Boucher de la Bruère (1867-1943) fut le premier à émettre l'hypothèse d'un débar-

quement de l'équipage de Cartier sur la rive nord, par la rivière des Prairies. Malchelosse rapporte aussi que l'historien Henry P. Biggar aurait un temps approuvé cette interprétation (avant de changer d'avis et d'émettre une opinion contraire en 1924). Cette idée fut reprise et étoffée avec force détails par l'architecte Aristide Beaugrand-Champagne,

Larouche dans un ouvrage mal documenté datant de 1992.

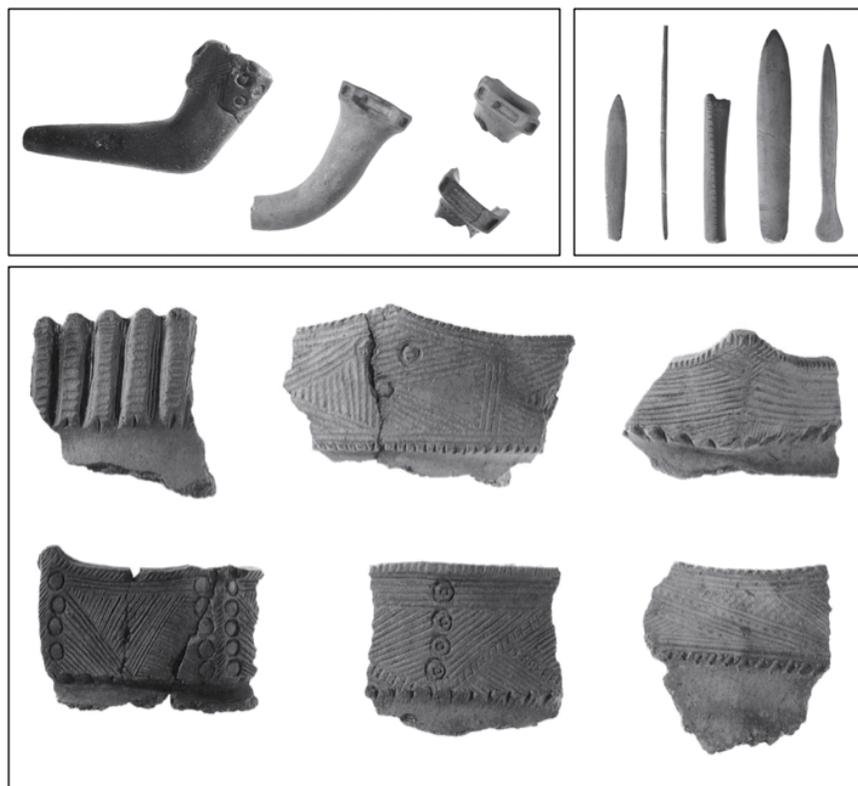
Enfin, Malchelosse nous informe également que d'autres historiens, sans préciser lesquels, prétendent que la bourgade d'Hochelaga : « [...] était sur le parc Jeanne-Mance, où coulait autrefois un ruisseau d'approvisionnement ». L'archéologue Norman

autres endroits [que le campus de McGill] réunissent des caractéristiques intéressantes comme le parc Jeanne-Mance, le parc Outremont et le petit parc situé au coin de l'avenue Van Horne et de l'avenue Pratt, où des chercheurs ont découvert des squelettes, en 1924. Ailleurs, le développement urbain a sans doute réduit les restes fragiles de cette présence iroquoise. »

Plus récemment, l'anthropologue Roland Viau émettait l'hypothèse d'un emplacement situé dans le secteur de la croisée du chemin de la Côte-des-Neiges et de l'avenue du Docteur-Penfield. L'endroit bénéficie en effet d'un ensoleillement maximum, idéal pour les champs de maïs iroquoiens, et il se trouve à proximité de nombreuses sépultures – probablement iroquoiennes – trouvées à Westmount au XIX^e siècle. Enfin, la topographie de cet emplacement, en plus d'être semblable à celle du site Dawson (sur la terrasse qui longe le sud du mont Royal et à proximité d'un ruisseau), correspondrait aussi à l'une des significations proposées du toponyme Hochelaga : « entre deux monts », c'est-à-dire entre les deux principaux sommets du mont Royal que sépare le vallon créé par l'ancien ruisseau de la Montagne et que suit le tracé de l'actuel chemin de la Côte-des-Neiges.

LE MYSTÈRE PERSISTE

En somme, il semble bien que le village d'Hochelaga n'ait pas encore été découvert et que son emplacement exact demeure incertain. Aussi bien dire que nous nous retrouvons à la case départ. Or, au cours de l'été 2016 et du printemps 2017, de nouvelles découvertes archéologiques eurent lieu sous le bitume de la rue Sherbrooke, en plein centre-ville. Des fragments de pipes en céramique et de poteries finement décorées de motifs géométriques, quelques fragments d'outils



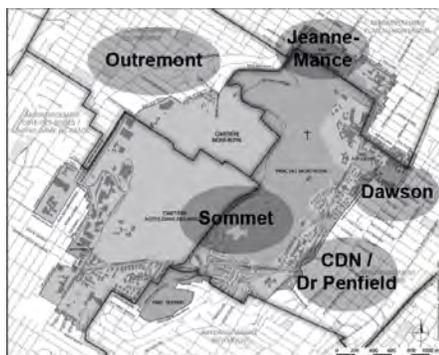
Artefacts du site Dawson. (Musée McCord d'histoire canadienne).

passionné d'histoire, qui en conclut que le village d'Hochelaga devait par conséquent se situer près du flanc nord de la montagne, du côté d'Outremont, dans une série d'ouvrages publiés entre 1923 et 1947. L'hypothèse de Beaugrand-Champagne fut toutefois contestée par l'archiviste Gustave Lanctot, qui favorisait l'interprétation conventionnelle d'un débarquement près du Vieux-Montréal. C'est sans parler de l'hypothèse plus récente et moins sérieuse – car en partie fondée sur des données erronées et des arguments irrecevables – d'une localisation du village d'Hochelaga sur le sommet du mont Royal, telle que formulée par l'urbaniste Pierre

Clermont identifie lui aussi une série de parcs comme emplacements possibles du village d'Hochelaga, du côté nord et est du mont Royal :

« L'opinion la plus répandue veut que le village, situé au milieu des champs cultivés, se dresse sur une terrasse sablonneuse, à proximité d'une source d'eau potable, à environ un kilomètre du sommet du mont Royal. [...] Il est certain qu'Hochelaga ne se situe pas à l'endroit où Maison-neuve érige son fort, en 1642, et il est probable qu'il se trouve au-delà de la terrasse qui longe la rue Sherbrooke. [...] plusieurs

en os et en pierre taillée, des grains de maïs carbonisés et autres menus vestiges d'un passé lointain y ont revu la lumière du jour. Ces objets proviennent



Localisations possibles du village d'Hochelaga selon diverses hypothèses mentionnées dans le texte. (Document modifié du ministère de la Culture et des Communications, à partir d'un fond cartographique de la Ville de Montréal).

de couches d'occupation qui constituent sans aucun doute la continuité du site Dawson, qui n'a définitivement pas fini de livrer ses secrets. Présentement sous analyse, ces artefacts pourront éventuellement nous éclairer davantage sur les liens possibles entre le site Dawson et le village d'Hochelaga. Comme en toute science, la patience est de mise.

Mais entre-temps, une autre équipe d'archéologues, provenant de l'Université de Montréal, sortira dès l'été 2017 pelles et truelles afin d'interroger le sol à proximité de ces découvertes récentes, sur le campus de l'Université McGill, ainsi qu'à d'autres endroits dispersés autour du mont Royal. L'objectif de ce nouveau projet que je dirigerai sera d'approfondir nos connaissances sur l'histoire de l'occupation iroquoise de Montréal. Et qui sait, peut-être en sortira-t-il de nouveaux indices sur l'emplacement et sur le sort du village d'Hochelaga, si ce n'est la découverte des vestiges authentiques du mystérieux village lui-même. Ou d'un tout autre village encore! Car lors de son troisième voyage au Canada, en 1541, Cartier foule à nouveau le sol de l'île de Montréal, près des rapides de Lachine, d'où il aperçoit et mentionne

rapidement un autre village iroquoien, situé à l'ouest du mont Royal. Ce village se nomme Tutonaguy, ce qui pourrait vouloir dire « les gens au-delà de la montagne », selon certains spécialistes. Ainsi, comme les Montréalais, les Iroquoiens d'Hochelaga et de Tutonaguy se seraient eux aussi identifiés et nommés en fonction de leur lien avec cette colline qui trône fièrement au cœur de l'île.

En fait, s'il est une chose que l'archéologie a pu démontrer plus clairement au fil des ans, c'est que les Iroquoiens et les Montréalais ont occupé l'île de manières parfois plus semblables qu'on ne le pense. En effet, les uns et les autres y ont établi leurs demeures, y ont cultivé les champs, y ont pratiqué le commerce sous différentes formes, y ont aménagé des carrières pour en extraire la pierre (pour se fabriquer des outils pour les uns, pour en tirer des pierres de construction pour les autres) et y ont enterré leurs morts, notamment. Nous avons peut-être plus en commun qu'on se l'imagine. Pour conclure, je souhaiterais que ma discipline, l'archéologie, qui aspire à décoloniser ses pratiques, puisse ainsi contribuer au développement d'une nouvelle communion, plus affirmée, plus égalitaire, plus respectueuse, entre tous ceux et celles qui occupent aujourd'hui ce territoire ancestral autochtone qu'est Montréal.

Christian Gates St-Pierre est archéologue à l'Université de Montréal.

Pour en savoir plus :

M. Abley, « Where was Hochelaga? », *Canadian Geographic*, vol. 114, n° 6, 1994, p. 63-68.

A.-M Balac & F.C. Bélanger (dir.). *Lumières sous la ville : quand l'archéologie raconte Montréal*. Montréal, Recherches amérindiennes au Québec. 2016 (Coll. « Signes des Amériques », n° 15).

J. Cartier. *Voyages en Nouvelle-France*. Texte remis en français moderne par Robert Lahaise et Marie Couturier, avec introduction et notes. Montréal, Hurtubise HMH, 1977.

C. Chapdelaine. *Le site Mandeville à Tracy : variabilité culturelle des Iroquoiens du Saint-Laurent*. Montréal, Recherches amérindiennes au Québec. 1989. (Coll. « Signes des Amériques », n° 7).

N. Clermont, « Les premières recherches archéologiques dans la région de Montréal », dans J.-R. Brault (dir.). *Montréal au XIX^e siècle : des gens, des idées, des arts, une ville*. Montréal, Leméac, 1990, p. 109-122.

N. Clermont, N. « Quand Montréal s'appelait Hochelaga ». *Cap-aux-Diamants*, n° 27, 1991, p. 14-17.

C. Gates St-Pierre. « Iroquoians in the St. Lawrence River Valley Before European Contact ». *Ontario Archaeology*, n° 96, 2016, p. 47-64.

R. Larocque. « Les sépultures amérindiennes du Mont-Royal ». *Recherches amérindiennes au Québec*, vol. 20, n°s 3-4, 1990, p. 31-41.

M.T. McCaffrey & B. Jamieson. « Le site archéologique Dawson : un aperçu », dans M. T. McCaffrey (dir.). *Aux couleurs de la terre : héritage culturel des premières nations*. Montréal, Musée McCord. 1992, p. 40-51.

R. Tremblay. *Les Iroquoiens du Saint-Laurent : peuple du maïs*. Montréal, Éditions de l'Homme et Pointe-à-Callière, musée d'archéologie et d'histoire de Montréal, 2006.

B.G. Trigger. « Le deuxième voyage d'exploration : 1535/1536 », dans F. Braudel (dir.). *Le monde de Jacques Cartier : l'aventure au XVI^e siècle*. Montréal & Paris, Libre-Expression & Berger-Levrault, 1984, p. 257-272.